Document généré le 28 avr. 2024 21:16

Nuit blanche, magazine littéraire

Pour saluer Joséphine Bacon

Michel Pleau

Numéro 154, printemps 2019

Imaginaire de la Côte-Nord

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90647ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pleau, M. (2019). Pour saluer Joséphine Bacon. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (154), 46–47.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pour saluer Joséphine Bacon

« J'existe dans les mots que j'écris »

Par
MICHEL PLEAU*

J'aime Joséphine Bacon. Nous sommes nombreux à l'aimer.

Je suis un de ses lecteurs et non un spécialiste de son œuvre. Comment prétendre tout savoir de la voix intime et impérieuse d'une poète ?

Peut-on encore simplement aimer et se tenir loin des discours qui pèsent sur les poèmes et empêchent de les voir ?

Joséphine Bacon appartient à cette catégorie de poètes qui accueillent les lecteurs comme des égaux. Elle ne cherche pas l'adulation.

Elle a créé, sans le vouloir, un cercle de la parole autour de son œuvre. Cette méthode ancestrale de discussion, utilisée notamment dans la culture amérindienne, me semble une métaphore très riche de l'expérience poétique.

La poète fait partie du cercle. Elle n'est pas sur scène, au-dessus des spectateurs, sous le feu aveuglant des projecteurs, sa voix amplifiée par le microphone, à attendre les applaudissements.

Elle tend plutôt le bâton de la parole à l'autre. Je lui ai donc écrit un petit poème.

À Joséphine

j'ignore si la poésie
est une demeure
ou simplement la pluie qui tombera demain

mais ce matin sur ma table de cuisine
vos livres se posent
près d'un rayon de soleil
qu'une mouche grignote

il fait plus mémoire ici
que dans n'importe quel journal du jour

j'ouvre un de vos recueils
j'ai à nouveau devant moi votre visage
et sa clarté de fougères

jamais je ne reviens bredouille de votre regard

j'aime le feuillage rieur de votre voix
où se mêlent lumières batailleuses
et nuages tranquilles

votre sourire
j'en remonte un plein sac de vent
pour les mots à venir

je connais un peu
le feu de votre nom
et de vos ancêtres

vous écrivez souvent
avec les os du caribou
mais d'où viennent les branches
qui traversent les âges
vous élevez ici une épinette là une maison
un peu d'ombre pour nourrir les hiboux

ce matin j'existe ailleurs que dans la foule
où les têtes et les cris dépassent

j'ai mille ans
et le souvenir d'un alphabet lointain
tournant les pages
je n'en finis plus de boire à même les images

parfois vous donnez à lire
le revers d'un oiseau
qui graffigne les vitres

j'aime cette légère cassure du monde
j'ouvre alors les châssis
quelque part les cloches se déplient dans l'air
vos poèmes continuent
on ne saurait palper plus vraie présence

ce matin votre voix déplace le paysage

je vous le prédis Joséphine
les montagnes apprendront vos poèmes
on entendra les tambours et les rêves
les mousses les lichens les rivières et les lacs
de nouveau se mettront à parler

on dira votre nom
pour voir l'autre côté des choses

© Benoît Rochon

Joséphine Bacon est une poète innue originaire de Pessamit. Réalisatrice et parolière, elle est considérée comme une auteure phare du Québec. Elle a travaillé comme traductrice-interprète auprès des aînés, ceux et celles qui détiennent le savoir traditionnel et, avec sagesse, elle a appris à écouter leur parole. Elle a entre autres publié, chez Mémoire d'encrier, *Uiesh/Quelque part* (2018), *Un thé dans la toundra/Nipishapui nete mushuat* (2013) et *Bâtons à message/Tshissinuatshitakana* (2009).

* Michel Pleau est originaire du quartier Saint-Sauveur à Québec. Il y a plus de 25 ans, il publiait son premier recueil. Depuis, il ne cesse d'apprendre à lire et à écrire de la poésie. Il a reçu le Prix du Gouverneur général 2008 pour *La lenteur du monde*, publié aux éditions David, et le Prix littéraire de l'Institut canadien en 2015 pour l'ensemble de son œuvre.